

L'ÉCUME DES CIMES

Claude Marthaler

Sur les hauts plateaux du nord-ouest argentin



Un été austral à sillonner les hauts plateaux du nord-ouest argentin et ses lagunes de sel. En point de mire, le no man's land de la Puna de Atacama, avec une incursion au Chili, l'ascension à pied de l'Ojos de Salado (6893 m) et son tour, à vélo. Privée d'eau douce et d'arbres, on la cite comme la zone la plus élevée de la planète, après le Tibet. Extraits.

Alternant marche et pédalage, je navigue à vue sur un plateau rugueux, immensément vide. De jour, il est brûlé de soleil, de nuit, saisi par le froid du permafrost. Et toujours, le vent. Dans l'auge du monde, couverts de Paya brava, une petite plante jaune extrêmement résistante, les volcans éteints, tout en rondeur, taisent leur altitude à trouser le ciel bleu profond. Je fais dévaler des ânes sauvages et des vigognes. Car quand bien même à vélo, je crois être un humain discret, je reste un intrus. Leur gracieuse silhouette s'élance alors et se fond à cet univers d'ocres. Aujourd'hui, mis à part les braconniers, on ne les abat plus pour leur viande, mais on les capture, les tond et les relâche. La fibre de leur toison, « la laine des Dieux », est la plus chère au monde. Dans ces montagnes d'un autre âge, éventrées par des mines de compagnies étrangères, les lagunes salées sont aussi exploitées pour leur lithium. Les zones de nidification de quatre différents flamands roses se voient ainsi menacées. À naviguer sur les hauteurs à l'abri des rumeurs, on en oublie que, dans les basses terres, l'austérité peut être politique autant que naturelle. Octobre 2019 : la rue gronde, au Chili, en Bolivie et en Argentine.

À chaque jour son col, à chaque col son apachete, l'équivalent du cairn, couvert de bouteilles de vin, parfois ébréchées. L'homme offre à son dieu, ce qui lui coûte le plus : l'alcool et les cigarettes. Roches volcaniques refroidies, blocs de pierre bruns qui se dressent comme des murs d'anciennes cités : il faut s'abandonner aux pistes, aux lumières incendiaires du couchant dans l'impossible attente d'une révélation. Ne pas savoir où l'on est, c'est enfin reconnaître qui on est : un grain de poussière. Passé le col du condor, à quatre mille mètres d'altitude, je fuse dans une lumière frissante. Au village encaissé d'Iruya, le clocher de l'église du village, qui date de 1775, sonne étrangement les sept heures à mon

Légende





Légende

Légende

apparition, devant tous les petits vieux réunis sur un banc circulaire. La bâtisse contient un mousqueton et le premier drapeau d'Argentine. Iruya a été le point de départ de la lutte pour l'indépendance du pays.

La ruta de los seis miles

À la veille de quitter la petite ville de Fiambalà, je fais le plein d'essence pour le réchaud et remplis mes sacoches avec quinze jours de victuailles. Je monte peu à peu au Passo San Francisco à 4726 m, la frontière avec le Chili, m'abritant dans des refuges de pierres construits pour les automobilistes en cas de tempête. Nous sommes quatre ce soir au col et le lendemain, nous gravirons à pied le Nevado San Francisco (6018 m).

Dans un singulier instant de grâce, un renard sur ses gardes s'approche sur ce haut plateau de lave, de sable et de sel, cerné par une couronne de hauts volcans saupoudrés de blanc. Il a neigé durant la nuit. Au loin, la laguna verde, de couleur turquoise, ressemble à une mer. Même le vent s'est tu. Mâchouillant des feuilles de coca et buvant du maté pour apunarme (m'acclimater à la puna), puis aborder l'Ojos del Salado avec quiétude, je m'appuie, solitaire, sur trente cols déjà franchis dont vingt entre 4000 et 4895 mètres d'altitude.

De la laguna verde, comme tous les grimpeurs, je monte en 4 x 4 au refuge d'Atacama (5260 m) composé d'un simple container orange et d'une tente-dortoir en dur. Des demi-cercles de pierre abritent les tentes du vent. C'est la première fois que j'aperçois le sommet. Le lendemain, je rencontre





Légende



Légende





Légende

Légende

au dernier instant Julia, une jeune ukrainienne de 32 ans, passionnée de montagne, quelque peu acclimatée. Spontanément, nous partons ensemble à la mi-journée. Avec chacun un sac d'une vingtaine de kilos sur le dos, nous atteignons le rudimentaire refuge de Tejos (5825 m).
Sommeil haché. Départ à la lampe frontale à 5 heures du matin. Froid mordant, souffle court, gestes au ralenti. Chacun de mes pas ne mesure que la longueur d'une chaussure. Nous atteignons un petit névé. Il fait jour. J'attache mes crampons, Julia n'en possède pas et me suit de près. La montée est soutenue, entre lave et sable jusqu'au cratère enneigé, à 6700 m. Plus haut, une petite cheminée équipée de cordes fixes (certaines usées), conduit à la crête sommitale. Je marche rêveusement sur le plus haut volcan du monde, plein de reconnaissance d'exister, irradié par un paysage océanique. Rien à conquérir, mais tout à chérir. Rien à prouver, tout à éprouver. S'élever, sans pourtant jamais atteindre sa

vitesse de libération; puis redescendre, car la montagne ne nous prête sa hauteur qu'un instant...

L'ultime frontière

Le rio Turbo méandrise et je fais courir contre mon gré un groupe d'ânes apeurés sur un bon nombre de kilomètres, avant qu'ils ne me laissent les dépasser. La vallée s'élargit en même temps qu'elle se désertifie. Je perds le cours du ruisseau qui se meure dans le sable clair. Le fantomatique poste frontière chilien en tôles blanc cassé, dissimulé dans un plissement, tombe en ruine. La piste elle-même s'évanouit dans ce paysage de claustration minérale. Je ne sais pourquoi, mais je m'étais mis en tête qu'un refuge, tel une thébaïde, m'attendrait au col de Pirguas Negras (4126 m). D'en bas, la piste enroule le relief. Elle se cache si bien à la vue dans ses traînées blanchâtres et carmin qu'elle en devient mystérieuse. Il me faut la débusquer pas à pas. L'entaille du col se garde bien de se montrer. On dit que le conquistador Diego di Almagro serait

passé par là. Je gravis non moins que la « cuesta El Angel » (la côte de l'ange), 12 kilomètres qui finissent en épingles à cheveux et débouchent sur un haut plateau de caillasse mordorée.

L'élévation redimensionne le paysage, creuse les vallées et draine mon regard au lointain. Les monstres antédiluviens des volcans barrent déjà la route au soleil, léchant l'étendue de leur ombre menaçante. Il est 20 heures, j'atteins le col et dépose une pierre sur l'apachete. Un ultime coup d'œil sur le versant pacifique en enfilant quelques couches d'habits puis je m'élance sous un magistral ciel d'une pureté cristalline où se détachent encore les hautes cimes du Cerro Bonete Chico (6759 m) et du Pisis (6882 m). Sa clarté s'estompe peu à peu et vire au noir charbon. Je croyais me tenir sur l'un des rebords du monde, prêt à basculer de l'autre côté, comme sur un col alpin. C'était oublier la phénoménale épaisseur de cette immense colonne vertébrale des Andes, ses liens minéraux invisibles, ses résonances astringentes sous le firmament.

Mon phare ausculte la piste et repêche ici ou là de l'obscurité de grands panneaux indicateurs. Le fais-



Légende





Légende



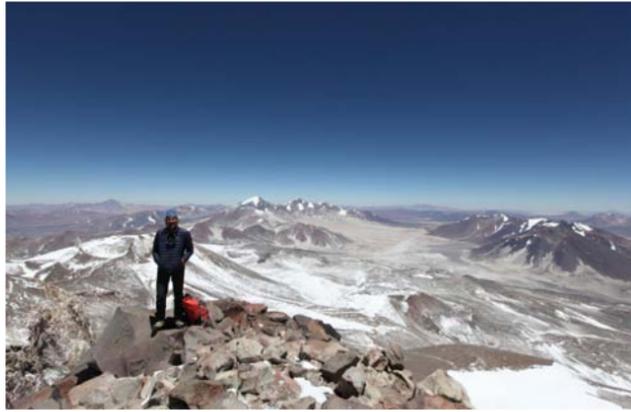
☞ La nuit s'installe et efface la matérialité des confins sublunaires, si profondément qu'il n'y a que pédaler qui fasse sens, ni plus, ni moins.



ceau de ma lampe frontale combat l'instauration d'un monde assoupi. Je me sens plein et abouti comme mon véhicule à deux roues : rien à retrancher ni à rajouter « just enough essential parts » (acronyme de Jeep signifiant « juste composé des parties essentielles »). La nuit s'installe et efface la matérialité des confins sublunaires, si profondément qu'il n'y a que pédaler qui fasse sens, ni plus, ni moins... 27 kilomètres d'heures célestes à péter le feu, bouillonnement intransitif et confus, jusqu'à douter de l'existence même du poste frontière. Le ronronnement d'un générateur, puis la vue du baraquement, tout blanc illuminé, fait baisser ma tension. Il est 23 heures. Deux gendarmes m'aveuglent de leurs puissants projecteurs puis me font entrer, me portent un thé chaud. Pendant qu'ils vérifient mon identité, je dégourdis mes pieds durcis contre une chaufferette à gaz dans ce poste que se partagent Chiliens et Argentins. Cela traîne, mais à ce stade plus rien n'a d'importance. Ils me mettent à disposition un lit dans une chambre chauffée et une douche brûlante : le paradis à 4020 mètres d'altitude. Le ventre vide, je dévore un salami, de l'ail et des galettes. À une heure du matin, je me laisse choir, ductile, les pieds au même niveau que la tête. Mortellement vivant.

La transe andine

Vrillé de fatigue, je quitte ce matin le poste blotti dans une échancrure pour me fracasser à l'envergure andine : la route se hissera jusqu'à 4354 m. Elle s'étire alors sur son gros dos pendant 63 kilomètres, sans retomber. Un vent impétueux venu du Pacifique me pousse ou me chasse d'un bord à l'autre de la route. C'est comme si je restais en suspension, condamné à ne connaître qu'un éclat de la convexité



Légende

Légende

terrestre, sa bouillante concavité étant réservée aux dieux. Je m'abrite dans le refugio Destapado, rond et construit en pierres et en mortier, un robuste ancrage qui domine à peine la laguna Brava. Je m'accorde une trêve à l'intérieur pour cuisiner un plat chaud et oublier le souffle courroucé qui charbarde jusqu'à tout emporter. Voyager à vélo nous apprend à nous fondre à l'esprit d'un lieu, accepter l'indifférence tragique du monde et accueillir la joyeuse simplicité de toute chose. L'adversité commande de ralentir encore un peu plus, à fractionner, à parer au plus pressé, à redouter l'illisibilité d'une expiration pourtant inéluctable où chacun n'est semblable qu'à lui-même, vulcanisé. Vivre : quitter la terre ferme, dériver sur le même bateau et apprendre à le réparer quand il est au large...

Un peu plus loin, l'asphalte se termine sans coup férir. La piste opère un tournant à 180 degrés et longe la laguna Brava d'une blancheur salée et aveuglante,

en résonance à la neige éternelle des volcans Veldero (6436 m) et Pissis (6792 m). Le vent déchaîné me cingle et m'oblige à marcher arc-bouté; il me rabat en équerre, la tête presque à hauteur de guidon, le dos parallèle à la puna. Je traîne derrière moi le vide assourdissant de mon absence. Qu'importe mon angle d'incidence, je pousse de mes pieds chancelants le sable et les temps reculés. L'espace se dilate. Un groupe de motards passe, leur leader s'arrête m'offrant même de charger mon vélo sur leur voiture suiveuse, ce que je refuse. Marcher est ma dernière parole, mon inaudible part vivante gravée en lettres de feu le feu des volcans. Les pilotes redémarrent alors en trombe soulevant de vociférants panaches de poussière.

Allié au dénivelé et à l'altitude, le vent abrase et relègue le plus valeureux des cyclistes dans sa réclusion solitaire, loin de toute rédemption, la condition même de l'existence. Mon seul salut? La piste qui



Légende

vire au bout de treize irréductibles kilomètres. Au lieu dit de Potezuelo de la Laguna (la porte de la lagune) miracle la piste s'enfonce dans un monde soudainement apaisé et rétréci : un canyon aux roches cisailées. Les Andes s'inversent à présent et me retournent. Mon vélo bondit, je culbute dans leurs ventrailles, elles me possèdent. Une rivière aux munificents méandres se taille une trouée. La vie comme une succession de ruptures qui décompose le monde en cendre, l'ascèse comme une douloureuse tentative de perfectionnement de soi. Courbe et contre-courbe, la véritable force motrice, c'est la

patience et la fidélité à soi-même qu'incarne le rio el Peñon sans jamais sortir de son cours. Ce soir, pour me prémunir de la poussière, je plante ma tente à l'intérieur même du refugio El Penon (3600 m). Une chaleur bienveillante m'invite auprès du dieu Vulcain. La sensation ataraxique d'avoir touché terre. Descendre encore, pour mieux laisser l'écume des cimes affleurer, les souvenirs remonter des profondeurs avec une extrême netteté. N'a-t-on donc jamais pris congé des hauteurs? J'avais contourné l'Ojos del Salado et déposé mes sédiments à son sommet. Voilà que j'étais passé de l'autre côté de la montagne.

Claude Marthaler est à l'écriture de son prochain livre intitulé « Danse autour d'un volcan », à paraître aux éditions de La Salamandre au printemps 2021. Avec sa compagne Martina Friemel, le cyclonaute a acquis récemment une maison dans le Luberon. Ils s'activent à l'aménager en chambre d'hôte, à créer une bibliothèque du vélo et à aménager un camping à prix libre pour les cyclistes dans leur jardin. Bienvenue!
 Infos et contact : La Bastide de la Source, Domaine Le Pont, F-84490 St-Saturnin-lès-Apt.
www.claudemarthaler.ch, cyclonaute@gmail.com